

LE PROPAGATEUR

Vol. III

MAI 1906

No 5

La Messe. — La Vierge Marie et le jeune homme chrétien.
Aimery de Querceville, suite.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : Une leçon toujours utile : importance des œuvres de presse, une parole d'évêque, un article remarquable. — Nos journaux. — Lettre du pape à Mgr Méry del Val. — Béatification de Pie IX. — Le Pape au "Canada ecclésiastique". — La rose d'Or — Le Père Freddi. — En France? Les élections du 6 mai. — Les abbés Lenoire et Gayraud. — A l'Académie française. En Belgique. — Les chanoines de Chartres. — La mort de M. Curie. — Le désastre de San Francisco. — "Le déclinement de notre race" : l'abbé Brosseau vs Jean du Meyn. — Le 25^e de M. l'abbé Lefebvre à Sherbrooke. Le 25^e de M l'abbé Choquette à St-Hyacinthe. — Belles paroles de Mgr Fruchési à l'adresse des prêtres éducateurs. — Nos défunts.

Il est utile de répéter souvent les mêmes vérités au risque d'être ennuyeux. La question difficile... c'est de varier la forme! J'ai connu un brave homme de curé — feu M. McAuley de Coaticook — qui contait souvent les mêmes histoires, mais il avait une façon à lui de varier le ton, qui nous obligeait à l'écouter quand même.

Done, aujourd'hui ou plutôt ce mois-ci, je voudrais revenir sur l'importance des œuvres de presse, au point de vue catholique.

Pas plus tard qu'hier, j'entendais un prélat, pour qui j'ai le plus profond respect, dire avec un accent de conviction qui touchait:

" Ah! Je prie tous les jours pour que nous ayons une presse catholique généreuse et ferme! "

Récemment la *Semaine religieuse* de Lyon publiait un résumé d'une conférence, donné à la Primatiale, par M. le Chanoine Vaudon, dont il sera utile de citer ici un extrait:

" Nous, catholiques, avons nous fait notre devoir vis-à-vis de la presse? Avons-nous compris que, dans une société où l'opinion, suivant le mot de Pascal, est reine, le journal est une nécessité inéluctable et la première des puissances? Ne l'avons-nous pas laissée aux mains de nos ennemis? Qu'avons-nous fait pour nous constituer une force par la presse, pour fonder des journaux qui soient à nous et parlent en notre nom, des journaux de liberté, des journaux catholiques?..... "

“Êtes-vous seulement abonnés aux journaux qui vous représentent et que vous défendent, aux journaux catholiques?.....”

“Tout catholique doit avoir un journal catholique. Il ne faut pas, il ne doit pas se désintéresser de l'Église, sa mère, de ses luttes, de ses souffrances, de ses progrès, de ses victoires. Par tous les moyens possibles, il faut répandre la bonne presse..... Voilà de l'argent qui sera bien placé..... Profitons de la retraite pascale qui va s'ouvrir pour examiner à fond notre conscience sur ce point capital.”

Or, il n'y a pas qu'en France que ces paroles ont du sens et résonnent juste. Qu'on me pardonne de le dire franchement, à voir la façon incroyable avec laquelle dans nos grands quotidiens de Montréal on traite les choses de la religion, à lire le mélange absurde de louanges aux sermons et de réclames pour les théâtres les plus douteux, à constater même les contradictions qui se succèdent souvent à la page d'honneur de la rédaction, on se demande si, plus par inconscience que par malice, nos journalistes ne sont pas en train de nous perdre à jamais?

* * *

Certes, nous avons de bons journaux — je n'en veux nommer aucun — et, aussi, dans les *quotidiens* à tout prendre nous trouvons de bons articles, ceux que signent par exemple J. A. Chicoyne, Omer Héroux, Amédée Denault, A. Fauteux et plusieurs autres; mais l'orientation générale de notre presse est trop tournée vers les affaires, le mercantilisme et l'outillage!

Je tiens à signaler de nouveau, puisque le sujet m'y invite, le joli *magazine* Montréalais, l'*Album Universel*, que MM. Nantel et MacKay s'efforcent de rendre chaque semaine plus intéressant. Mais cette revue, évidemment, ce n'est pas l'organe de combat dont nous parlons plus haut.

* * *

Cette importance de la presse, pour les combats catholiques, les papes la proclament depuis longtemps, Pie X tout autant que ses prédécesseurs.

Dans notre pays, les circonstances ont voulu que nous fussions surtout occupés à construire des églises et à ouvrir des paroisses. Mais à l'heure actuelle, les œuvres de presse s'imposent dans nos grands centres.

* * *

Je viens de rappeler le nom du Saint-Père. Il n'y a pas longtemps, les revues d'Europe nous apportaient le texte de la lettre par laquelle, en octobre 1903, Pie X appelait Mgr Merry del Val, l'ancien délégué de Léon XIII au Canada, à l'honneur du Secrétariat des affaires étrangères et de la pourpre romaine. La voici :

Illustrissime et Révérendi sime
Monsieur,

Le vote des Eminentissimes cardinaux qui vous ont confié les fonctions de secrétaire du conclave, la bonté avec laquelle vous avez accepté alors de vous charger des affaires de la secrétairerie d'Etat, et aussi l'application que vous avez mise dans l'accomplissement de votre tâche, me décident à vous demander de vouloir être d'une façon définitive mon secrétaire d'Etat.

A ces fins, pour satisfaire mon cœur et vous donner une petite marque de gratitude, j'aurai le plaisir de vous nommer cardinal de la sainte Eglise au prochain Consistoire du 9 novembre.

Je puis, en outre, vous assurer, à votre grande joie, qu'en vous nommant cardinal, je ferai à la très grande majorité des cardinaux un vif plaisir; ils admirent avec moi les talents considérables dont le ciel vous a doté et grâce auxquels vous rendez encore à l'Eglise les plus grands services. Je vous donne, avec une affection particulière, ma Bénédiction Apostolique.

Du Vatican le 18 octobre 1903.

PIUS, PP. X

* * *

On a annoncé, mais la nouvelle ne paraît pas avoir été officiellement confirmée, que le procès de béatification de Pie IX, le Pape de l'Immaculée, allait bientôt commencer.

Les Canadiens, depuis le mouvement des zouaves de 1868, ont ajouté aux convictions de leur foi catholique et romaine je ne sais quelle note de sensibilité émue. A Montréal, parler de Pie IX, cela fait penser à Mgr Bourget, et, c'est comme une évocation des temps héroïques. Nulle part mieux qu'à Ville-Marie, les fêtes de la béatification et de la canonisation de Pie IX seront célébrées avec enthousiasme!

* * *

Pie IX aimait ses zouaves canadiens. Léon XIII accueillait avec un large sourire " ses bons enfants du Canada " et Pie X est aussi plein de condescendance et d'égards pour nous.

On en pourra juger par un détail que nous avons à cœur de signaler dans ces pages. L'on sait quel trouble notre Directeur, M. Derome se donne pour compléter et parfaire, depuis 20 ans, son

“Canada ecclésiastique” ? Au sujet de l'édition de 1906, voici ce que raconte la *Semaine religieuse* de Montréal (7 mai 1906) :

“LE CANADA ECCLESIASTIQUE” POUR 1906

Nous sommes en retard pour parler à nos lecteurs de l'intéressant volume : *Le Canada Ecclésiastique pour 1906*, édité par la Cie Cadioux et Derome.

Nous nous consolons en pensant que tous nos lecteurs connaissent déjà et consultent à l'occasion cet indispensable “almanach des adresses”, qui renseigne sur tout ce qui intéresse la vie de l'Eglise catholique en notre pays.

Quel travail de patience ont dû nécessiter tant de pages si richement imprimées ! Que de lettres il a fallu écrire ! Que d'observations on a dû contrôler ! Et si, çà et là, il se glissait une légère erreur ou se remarquait une lacune, quel est l'homme intelligent qui en voudrait à cet excellent M. Derome ?

Que si nos félicitations sont tardives, elles ont l'avantage, pour cela même, de se savoir en bonne compagnie. En effet, après les lettres élogieuses de plusieurs évêques canadiens, les éditeurs du *Canada Ecclésiastique* viennent de recevoir de Rome, le plus précieux de tous les encouragements.

Ils avaient eu l'heureuse idée — et grâce à la bienveillance de Mgr l'archevêque ils ont pu facilement mettre cette idée à exécution — d'expédier un exemplaire de leur volume si documenté à Sa Sainteté le Pape Pie X et un autre à Son Eminence le cardinal Merry del Val.

Chacune de ces copies, superbement reliées — de blanc pour le Saint-Père et de rouge pour son Secrétaire d'Etat —, était accompagnée d'une lettre d'envoi.

Il suffira de faire connaître celle qui s'adressait au Souverain-Pontife lui-même, pour ensuite publier la réponse que Sa Sainteté a daigné autoriser.

Les éditeurs canadiens écrivaient donc :

“Très-Saint-Père,

“Humblement prosternés aux pieds de Votre Sainteté, les éditeurs du *Canada Ecclésiastique* la prient respectueusement de vouloir bien accepter l'hommage de leur modeste volume”.

“La vie de l'Eglise catholique au Canada est, nous avons le bonheur de le penser et la joie de le dire, en état constant de progrès. Notre publication, sous le très distingué patronage de Mgr l'archevêque de Montréal, se donne la mission de porter dans tous les milieux ecclésiastiques et chrétiens les statistiques et les informations les plus précises sur l'état et le mouvement des prêtres et des communautés en notre pays”.

“Suivant en cela, de très loin sans doute, l'exemple que nous fournissent les *Annuaire Pontificaux* publiés à Rome chaque année, nous avons l'espoir de faire œuvre utile en contribuant à mieux faire connaître et apprécier les œuvres de la sainte Eglise et les hommes que Dieu et Votre Sainteté appellent à l'honneur de la gouverner et de l'édifier dans notre cher Canada.....”

* +

Or, Notre Saint-Père le Pape, par la plume de son éminent Secrétaire d'Etat, a bien voulu répondre de la façon la plus aimable.

En publiant aujourd'hui cette lettre bienveillante, que nous traduisons de l'italien, nous sommes heureux de contribuer, pour notre part, à honorer ces Messieurs de la Cie Cadioux et Derome, qui, par leurs recherches intelligentes et chrétiennes, font assurément, comme ils l'écrivaient au Saint-Père, œuvre utile au Canada catholique.

“ Messieurs,

“ Je suis chargé par le Saint-Père de vous transmettre ses vives actions de grâces pour le don courtois que vous lui avez fait, en lui offrant le livre intitulé : *Le Canada Ecclésiastique* pour l'année 1906. Sa Sainteté accepte avec plaisir ce filial hommage, et elle apprécie l'utile service que votre zèle vous a portés à rendre, par cette publication, à l'Eglise du Canada ”.

“ Voulant de plus vous accorder un témoignage de particulière bienveillance, Sa Sainteté vous bénit affectueusement ”.

“ En vous communiquant ce qui précède, je vous offre aussi mes très vifs remerciements pour l'exemplaire du même annuaire que vous m'avez à moi-même gracieusement offert, et je m'affirme, avec des sentiments de particulière estime ”,

Votre tout dévoué,

(Signé) R. CARD. MERRY DEL VAL.

Rome, 27 mars 1906.

Messieurs CADIEUX & DEROME, éditeurs, Montréal.

* * *

Nous avons cru bien faire en citant, tout au long, cet article de notre *Semaine* diocésaine. On y trouve la preuve que le Saint-Père s'occupe de ses plus modestes enfants.

On annonce que Sa Sainteté doit envoyer, cette année, la *rose d'or* à la future reine d'Espagne, Ena de Battenberg, la nièce du roi Edouard VII; qui, comme on sait, se convertissait récemment au catholicisme, et, l'on publie en même temps que Pie X a ratifié la nomination du Père Freddi, de la grégorienne de Rome, comme Vicaire-général des Jésuites, en attendant l'élection du successeur du Rév. Père Martin, qui vient de décéder.

* * *

Et en France ?

Hélas ! Le télégraphe nous apprend ce matin (7 mai) que les élections d'hier, avec les ballottages qui vont venir, donnent et donneront raison au fameux *Bloc* des gauches !

La France va donc monter jusqu'au bout le chemin de son calvaire ?

Voici la dépêche de la “ Presse associée. ” Elle mérite d'être conservée.

Paris, 6 — Les dépêches de province parvenues tard cette nuit place Beauveau, établissent que le gouvernement remporte une grande victoire. Il gagne dix-huit sièges. On connaît déjà le résultat de 411 élections : dont les candidats ministériels ont remporté 188 et l'opposition 112 ; il devra y avoir ballottage dans 111 circonscriptions.

On me reproche parfois de parler, dans ma chronique, contre la France. Non, ce n'est pas moi, c'est elle, la France, qui parle et surtout agit contre elle-même !

* * *

Le No du 5 avril de l'*Univers* de Paris donnait une liste des souscriptions envoyées à l'*Action Libérale Populaire* de M. Pion, pour les élections d'hier. J'ai noté que 460 francs ont été souscrits par des Canadiens!

D'après un communiqué, qui paraît fondé, M. l'abbé Lemire et M. l'abbé Gayraud n'ont pas dû se représenter devant l'électorat de France. Le Pape a décidé qu'aucun prêtre ne devait se porter candidat sans l'approbation de son évêque à lui et celle de l'évêque du lieu où il désire briguer les suffrages. Or, les dépêches annonçaient que nos Seigneurs de Cambrai et de Quimper n'autoriseraient pas les abbés Lemire et Gayraud anciens députés à se présenter de nouveau. (1)

En France, une foule de rivalités de clocher paralysent trop souvent les plus généreux efforts.

* * *

Pour la succession de feu le Cardinal Perraud à l'Académie française, on mentionne la candidature de Son Eminence le cardinal Mathieu, cardinal de curie à Rome, et aussi celle de M. le comte de Ségur. Espérons que là, au moins, l'on saura s'entendre.

* * *

En Belgique, Mgr Mercier, recteur de Louvain, vient d'être appelé à l'archevêché de Malines. Celui qui écrit ces lignes se rappelle avec émotion avoir assisté à l'un des cours de dogme de Mgr Mercier en juin 1896.

* * *

L'*Univers* du 21 avril, entre autres nominations ecclésiastiques, note que Mgr Archambeault, évêque de Joliette, a été fait chanoine d'honneur de Chartres, et que M. le chanoine Vaillant, du chapitre de Montréal, lui succède comme chanoine honoraire de la même église de Chartres.

L'on sait en effet que depuis Mgr Bourget et Mgr Pie — qui fut le premier chanoine honoraire de Montréal — une tradition courtoise veut que l'archevêque de Montréal et l'un de ses chanoines soient *ad honorem* du chapitre de Chartres, tandis que

(1) Une autre dépêche disait hier que la décision du pape ne concernait que les futurs candidats. M. l'abbé Lemire aurait pu, disait-on, se présenter de nouveau?

L'évêque de Chartres et l'un de ses chanoines sont aussi sur la liste d'honneur du chapitre de Montréal.

* * *

L'un des savants les plus en vue du monde français, M. le Professeur Curie, que ses expériences et ses découvertes au sujet du *radium* en particulier ont rendu justement célèbre, vient de trouver la mort dans un vulgaire accident de la rue: un camion l'a écrasé au tournant de la rue Dauphine, quai St-Augustin, à Paris.

* * *

Hélas! les leçons de la vie nous instruisent peu! De terribles désastres viennent de fondre sur l'humanité. Après l'explosion du grisou aux mines de Courrières en France et l'éruption particulièrement terrible du Vésuve en Italie, nous avons eu, en Amérique, le tremblement de terre qui a détruit et bouleversé, en majeure partie, toute la ville de San Francisco.

Hugues Le Roux, un publiciste connu au Canada qu'il visitait naguère, parle ainsi de la ville affligée:

Les larmes me sont montées aux yeux quand j'ai lu avec vous les dépêches qui nous annonçaient le désastre de San Francisco.

C'est que après avoir visité plus de cent villes américaines — de l'Est à l'Ouest, du Nord au Sud — j'ai gardé à San Francisco la tendresse que l'on éprouve pour le coin de terre qui, dans une route d'exil, vous donne à penser qu'on a retrouvé la patrie.

Si, au Canada, Québec est une ville qui nous manque entre Rouen et Le Havre, San Francisco est une autre ville qui manque à notre Méditerranée, entre Marseille et Nice.

Certes, elle n'avait pas l'ampleur de la première ni la régulière beauté de l'autre; mais, de toutes les villes américaines que j'ai traversées, elle m'était apparue la plus harmonieuse, la mieux vêtue de séduction, la plus capable de loisir. Ailleurs, l'intensité de l'énergie ne laisse pas de place pour la joie de vivre. Aux bords du Grand-Pacifique, San Francisco souriait. Et cette détepte de l'homme en face de la beauté des choses, devant le murmure d'une mer douce, entre une abondance inouïe de roses et la luxuriance des vignes, suffisait à faire rêver de la France, de notre France du Midi, à tant de milliers de lieues de notre Provence.

Et l'écrivain français termine plus loin son article en notant la teneur de ce cablegramme, tout américain, qu'on adressait en Europe au soir du désastre:

“ Les affaires sont arrêtées! ”

Eh! Oui, les affaires! mais Dieu et sa Providence on ne s'en occupe guère! Pourtant, il aura le dernier mot.

* * *

La livraison d'avril de la Revue Canadienne nous apporte l'article de M. l'abbé Brosseau que j'avais annoncé. On ne s'ennuie pas à parcourir ces dix pages! Sous ce titre: "Le dénigrement de notre race," notre ami passe en revue "les pessimistes qui sont de notre race et qui pourtant, de bonne foi ou de mauvaise foi, se font un devoir de nous dénigrer."

Il y a d'abord, dit-il, ceux qui nous dénigrent par passion anti-religieuse. Quelle belle page, digne et forte, le courageux abbé leur sert à nos modestes Voltaire! Quel dommage que nos journaux ne l'aient pas reproduite!

Il y a ensuite, continue M. l'abbé, "les admirateurs passionnés de nos compatriotes anglo-saxons." Ils ont le tort de ne pas voir et de ne pas aimer, chez les nôtres," ce qu'il y a de bon pour le présent et d'espoir pour l'avenir."

Enfin, M. Brosseau met dans une troisième catégorie "ces esprits chagrins, qui ne sont jamais contents ni des autres ni d'eux-mêmes" et l'on sent venir la réponse à Jean du Meyn!

Je ne puis ici malheureusement qu'indiquer sommairement les idées de l'article de M. Brosseau. Voici toujours comment il le termine. C'est un résumé qui donne la note du ton général. Ce serait le temps de répéter le vieux proverbe: *in cauda venenum!*

"Quand un homme s'est marié deux fois, il constate toujours qu'il n'y a jamais identification parfaite entre les enfants de la première famille et ceux de la seconde, bien qu'ils soient tous du même sang; constatons, nous aussi, que nos frères de France sont bien nos frères, et nous les aimons comme tels, mais ils sont toujours nos frères du premier-lit!"

* * *

On a célébré, le 26 avril, au Séminaire de Sherbrooke, les "noces d'argent" sacerdotales du Supérieur, M. l'abbé Lefebvre.

Tous les prêtres des Cantons de l'Est, ou à peu près, ainsi que plusieurs autres des diocèses voisins, s'étaient fait un devoir d'assister à cette célébration.

Le cadre de ma chronique ne me permet pas de donner suite au projet que j'avais formé de parler un peu longuement de la fête sherbrookienne.

Les organisateurs, le personnel du Séminaire et le héros de la fête ont lieu d'être fiers du résultat général.

M. le curé Plamondon, d'East Angus, a lu avec une émotion vraiment communicative le discours-adresse qu'il avait préparé

avec un grand soin; Mgr Tanguay, Vice-Supérieur, a dit au nom de ses confrères que si "d'ordinaire la fête du Supérieur était toujours la fête du Séminaire, cette année, la fête du Séminaire devait être et voulait être la fête du Supérieur;" Mgr Chalifoux, qui remplaçait Mgr La Rocque malade, a communiqué les félicitations de Sa Grandeur et il a lu un télégramme du Saint-Père; enfin M. le Supérieur, qui avait déjà parlé aux élèves dans l'après-midi a répondu, au banquet du soir, aux vœux et aux souhaits de tous.*

Dans son désir d'être modeste, M. l'abbé Lefebvre a certainement exagéré quelques affirmations. Sherbrooke, tout comme les autres collèges de la Province, est dans la voie du progrès. Mais comme tout cela est dû en partie à M. Lefebvre, on comprend qu'il n'ait pas voulu insister sur ce point.

D'ailleurs, l'abbé Lefebvre a donné dans ses discours, ce jour là, comme il le fait dans toute sa vie, la preuve que le clergé canadien sait être fidèle aux traditions de zèle et de dévouement qui sont peut-être, après sa fidélité à Dieu, sa plus pure gloire.

* * *

A St-Hyacinthe aussi, quelques jours plus tard, on célébrait, dans une fête tout intime, les "noces d'argent" sacerdotales de M. le Supérieur Choquette.

Encore un prêtre, aussi modeste que savant, qui serait à sa place à l'Académie des sciences de Paris et qui continue noblement, sur les bords de l'Yamaska, la lignée des Girouard, des Raymond et des Ouellette.

L'autre jour Mgr l'archevêque de Montréal, sur la tombe d'un prêtre éducateur — M. l'abbé D. Laporte — rendait un bel hommage au clergé qui se voue, dans notre pays, à l'œuvre de l'enseignement.

L'occasion est trop tentante pour ne pas citer les fières paroles de l'éloquent prélat :

" A l'Assomption, dit Monseigneur, Monsieur Laporte partagea la vie de sacrifices et d'abnégation de ces prêtres à qui j'aime à rendre hommage, qui veulent se donner à l'œuvre de l'éducation de la jeunesse. Vie sans salaire et sans récompense; car, qu'on le sache bien, ce n'est pas un salaire que l'on donne aux prêtres des collèges. Leur récompense sur la terre est de peu de valeur; pour leur dévouement et leur abnégation, ils n'ont que l'habit qui les couvre et le pain qu'ils mangent. Ce n'est pas pour l'honneur, non plus que pour l'argent, que cette vie se dépense. Prêtres de l'Assomption, prêtres de Ste-Thérèse, prêtres des autres collèges de mon diocèse, vous attendez votre récompense de plus haut et elle vous viendra !

Vie, hélas! trop ignorée et trop méconnue, car bien souvent, lorsqu'on écrit sur nos maisons d'éducation, alors qu'on ne cherche qu'à découvrir les imperfections de ces maisons où s'instruit notre jeunesse, on passe sous silence le bien qui s'y fait, on ne songe pas aux nobles sacrifices qu'il a fallu pour les fonder, ni au dévouement qui s'y exerce tous les jours."

* * *

La liste de nos défunts s'allonge toujours. Ce mois-ci, nous avons à recommander aux prières de nos lecteurs :

M. l'abbé Calixte Desrochers, mort curé de Saint Norbert (Joliette);

M. l'abbé Laliberté, mort curé de St-Henri de Lauzon (Québec);

M. l'abbé Phidime Paradis, un ancien curé, aussi du diocèse de Québec;

M. l'abbé Edouard Sénézac, mort curé de Sainte-Anne de Waterbury, aux Etats-Unis;

Et enfin, le tout jeune abbé Pélerin, mort ecclésiastique au Séminaire des Trois-Rivières.

Prions pour eux!

L'abbé Elie J. Auclair

Il vient de paraître à la librairie Beauchemin sous le titre de "Leçons d'Hygiène Pratique" un très intéressant ouvrage, dû à la plume de M. le Dr E. F. Panneton, des Trois-Rivières. Fait pour servir de livre de classe en même temps que de livre de lecture pour les familles, ce travail de près de cent cinquante pages, contient outre un Précis d'hygiène, trois autres parties intitulées: Hygiène de la première enfance, Hygiène de l'écolier et Hygiène des malades. "La première Leçon, comme le dit l'auteur, pourra très avantageusement être apprise par cœur dans les écoles; dans ce but, il la présente sous forme de questions et de réponses courtes et faciles à retenir. La deuxième, traite de l'hygiène de la première enfance; elle renferme des conseils pratiques dont pourront faire leur profit tous ceux qui s'intéressent à la grande question de l'amélioration physique et intellectuelle de la partie la plus faible mais non la moins intéressante de l'humanité.

Les élèves de nos nombreuses maisons d'éducation, trouveront dans la troisième Leçon des notions que toute personne instruite devrait posséder. Quand à la quatrième l'auteur y a inséré une foule de renseignements utiles pour le traitement des maladies en général et de certaines maladies en particulier."

Une courte énumération des titres de quelques-uns des chapitres donnera une idée de cet intéressant petit livre: de l'éducation du bébé; de la première alimentation des enfants; des habitudes et des petits défaits des enfants; des sirops et des potions calmantes; l'hygiène au dortoir; l'hygiène à l'étude; l'hygiène au réfectoire; l'hygiène en récréation; de la garde-malade; de l'alimentation des malades; le thermomètre; lit et plates de lit; applications externes, chaleur sèche ou humide, glace, applications excitantes; soins dans les maladies particulières; accidents et cas imprévus.

De lecture agréable et dépouillé éde tout terme technique, ce livre fournit aux lecteurs une foule de connaissances pratiques et de renseignements utiles; nous en conseillons donc fortement la lecture à tous nos abonnés.

Prix du volume - - - 25 cents;

S'adresser à la LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, à la CIE CADIEUX & DEROME, ou chez les autres libraires.

La Messe

La Cène.

A mesure qu'il approche du moment solennel, où, sans rien changer aux apparences, le corps et le sang de Jésus-Christ prendront la place du pain et du vin, la prière du prêtre devient plus pressante et revêt une forme plus mystique: "*Daignez faire, dit-il, ô Dieu, nous vous en prions, que cette oblation soit en toutes choses bénie, légitime, ratifiée* (il accompagne chacune de ces épithètes d'un signe de croix tracé à la fois sur le calice et sur l'hostie), *raisonnable et agréable, en sorte qu'elle devienne le corps et le sang* (ici encore deux signes de croix, l'un sur l'hostie, l'autre sur le calice) *de votre Fils très cher, Notre-Seigneur Jésus-Christ.*" Saint Ambroise qualifie ces paroles de "céleste" et leur attribue une vertu singulière.

Le Concile de Rome, en 1079, imposa à Bérenger une proposition de foi ainsi conçue: "Moi, Bérenger, je crois de cœur et je confesse de bouche que le pain et le vin sont substantiellement changés en la vraie, propre et vivifiante chair de Jésus-Christ et en son sang par le moyen de la prière sacrée et par les paroles de notre Rédempteur."

Est-ce à dire que la transsubstantiation soit en partie l'effet de la prière que l'Eglise fait dire au prêtre avant la consécration? Non, sans doute, si l'on entend par là que les paroles de Jésus-Christ n'auraient point, sans cette prière, la vertu nécessaire pour changer le pain et le vin en son corps et en son sang. L'Eglise prie, et c'est Jésus-Christ seul qui agit, mais Jésus-Christ n'agit qu'à la prière de l'Eglise. Non seulement il emprunte les lèvres du prêtre, pour prononcer les paroles sacramentelles et opérer par ces paroles le "*mystère de foi*" et d'amour, mais encore il exige, pour agir, la volonté expresse de l'Eglise. Il ne suffit pas que les paroles créatrices du sacrement de son corps et de son sang soient prononcées d'une manière quelconque, pour réaliser ce qu'elles signifient, il est, de plus, nécessaire que l'Eglise veuille user du pouvoir que lui a légué Jésus-Christ, et que le prêtre qui la représente s'inspire de cette même intention. Sans cette condition indispensable la parole, de Jésus-Christ n'effleurerait même pas les éléments du pain et du vin, elle se dissiperait aussi vaine et aussi impuissante à transsubstantier le pain et le vin que la parole de l'homme.

Le prêtre prie donc au nom de l'Église, avant de parler avec autorité au nom de Jésus-Christ; il prie, et dans sa prière, il exprime l'intention, les désirs et les vœux de l'Église; il invoque sur le pain et le vin la Toute-Puissance qui doit "*en faire le corps et le sang de Jésus-Christ.*" Sa courte prière n'est qu'une ardente supplication, mais on dirait, aux signes de croix qu'il multiplie en la récitant, qu'il veut la transformer en une formule sacramentelle. C'est le sacrifice de la croix qu'il va renouveler et c'est par les mérites de ce même sacrifice qu'il en a le pouvoir; voilà le sens du geste sacré qu'il répète jusqu'à cinq fois. Qu'est-il ce prêtre et que peut-il? Et il va faire un Dieu! Certes, cette pensée serait capable de troubler sa raison, si la foi qui le met en présence de ce formidable mystère, ne lui montrait dans le souvenir toujours présent de la mort de Jésus-Christ le fondement de toutes ses espérances et la raison de tout ce qu'il ne peut comprendre. La croix ou plutôt l'amour qui y a attaché un Dieu, nous explique tout, même ce pouvoir incompréhensible donné à un homme de commander à Dieu, et de réduire aux proportions et aux formes d'un peu de pain et de vin.

Mais, avant d'exercer un tel pouvoir, le prêtre demande à Dieu que "*son oblation*" soit "*benie en toutes choses et par-dessus toutes choses.*" c'est-à-dire qu'elle soit l'objet d'une parole qui ait tout l'effet qu'on peut attendre de la parole de Dieu, la bonne parole par excellence. La parole de Dieu, fait tout ce qu'elle dit; la parole de Dieu c'est sa volonté, et Dieu peut tout ce qu'il veut.

"*Que cette oblation soit benie, ô Dieu,*" que ce pain et ce vin deviennent le corps et le sang de votre Fils parce que vous le voulez, et qu'après avoir été consacrés, ils servent à nous sanctifier. C'est ainsi que votre bénédiction aura tous ses effets, et dans le sacrement ou le mystère de votre Eucharistie, et dans nos âmes. En bénissant cette oblation, comme nous vous en prions, vous l'accomplirez vous-même *selon le rite éternel* que vous avez fixé. Toujours la même dans son essence invariable elle satisfait *notre justice*: elle remplit *les desseins de votre sagesse et de votre miséricorde*; elle est la seule qui mérite d'être agréée pour elle-même.

Après avoir ainsi exprimé formellement l'intention de l'Église et la sienne, en demandant à Dieu que le pain et le vin "*deviennent le corps et le sang de son fils très cher, Notre-Seigneur Jésus-Christ,*" le prêtre raconte à Dieu, aux anges et aux hommes, avec la simplicité et la concision propres au sublime, l'institution de l'Eucharistie à la dernière Cène.

Seigneur, c'est à genoux que je dois transcrire le texte trois fois saint de la consécration. J'adore chacun des mots qui le composent, car vous y avez mis votre puissance et votre bonté. Vous m'avez donné le droit de les prononcer chaque matin, et je sais qu'on ne saurait entendre, même au ciel, un langage plus magnifique. Mais ces mots que je répète, parce que vous me les avez appris, je les répète sans les comprendre, car je ne sais s'ils s'imparfaitement et sous une forme abstraite les vérités vivantes qu'ils expriment. Je les entendrai plus clairement, ces mots sacrés, si je vous aimais davantage, et surtout, ils ne tomberaient jamais de mes lèvres, sans vivifier mon âme. Pourtant, c'est avec la foi la plus entière, que je les dis chaque jour et que je vais les écrire. Le prêtre donc répète les paroles, il reproduit les gestes du Sauveur *“ qui, la veille de sa passion, prit le pain dans ses mains saintes et vénérables, et ayant levé les yeux vers vous, Dieu son Père tout-puissant, vous rendant grâces, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant : “ Prenez et mangez-en tous : car ceci est mon corps.”*

“ Semblablement, après qu'on eut soupé, prenant aussi cet excellent calice dans ses mains saintes et vénérables et vous rendant pareillement grâces, il le bénit et le donna à ses disciples en disant : “ Prenez et buvez-en tous : car ceci est le calice de mon sang, du nouveau et éternel testament, mystère de foi, qui sera répandu pour vous et pour plusieurs en la rémission des péchés.” *“ Toutes les fois que vous ferez ces choses, vous les ferez en mémoire de moi.”*

Encore une fois, Seigneur, je crois de toute mon âme que ces paroles sont toujours vivantes et toute-puissantes. Faites que dans le commentaire que j'en vais donner, je ne dise rien qui ne soit vrai et utile aux âmes.

Ce commentaire doit comprendre deux parties distinctes : l'explication des paroles liturgiques et l'exposition doctrinale du mystère qui est accompli par ces paroles.

La Pâque, on le sait, était la grande cérémonie religieuse des Juifs. Dieu avait lui-même institué cette fête, pour être un souvenir de la grâce qu'il avait faite à Israël, en le délivrant de la captivité d'Égypte, et une figure de celle qu'il voulait faire à toute l'humanité, en la délivrant de l'esclavage du péché, par le sacrifice de son Fils unique, Jésus-Christ. Toutes les cérémonies étaient symboliques, en même temps que commémoratives, et formaient une prophétie de cette seconde délivrance à laquelle le monde aspirait. Le point capital de la Pâque était l'immolation et la mandu-

cation de l'agneau. Cet agneau immolé dans le temple, suivant un rite scrupuleusement observé, rappelait celui que les Juifs avaient mangé debout, ceints pour le voyage et le bâton à la main, au moment de leur départ pour l'Égypte, c'est-à-dire, au moment de leur passage de la terre d'esclave à la terre de la liberté; et c'est pourquoi le nom de la fête était *Pâque*, qui signifie passage. Le sang de l'agneau avait été le signe du salut pour les premiers-nés d'Israël, lorsque l'Ange exterminateur fut envoyé de Dieu pour frapper tous les premiers-nés des Égyptiens. En même temps qu'il consacrait ces grands souvenirs, l'agneau pascal figurait l'Agneau de Dieu qui effacerait les péchés du monde, la Victime incomparable dont le sang répandu préserverait de la mort éternelle tous ceux qui en seraient marqués. Ainsi l'immolation de l'agneau pascal, centre de l'ancien culte et centre du nouveau, forme le point de jonction des deux alliances.

Le jeudi matin, premier jour de la fête, les apôtres demandèrent à Jésus où ils iraient faire les préparatifs pour manger la Pâque. Jésus les en instruisit d'une manière qui marquait sa puissance. Il dit à Pierre et à Jean: "Allez à la ville: en y arrivant, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau, vous le suivrez, et entrant dans la maison où il ira, vous direz au maître du logis: "Voici ce que dit notre Maître: "Mon temps est proche; je viens faire la Pâque chez vous avec mes disciples. Où est le lieu où je dois la manger?" Et lui-même vous montrera une salle haute, ornée de lits et disposée à l'avance. Préparez-y tout ce qu'il faudra." Pierre et Jean obéirent, et sur le soir, accompagné des douze, Jésus vint au lieu qu'il avait choisi. Dès que les étoiles parurent, il se mit à table et ses disciples avec lui.

Le repas pascal était une véritable cérémonie religieuse. Notre-Seigneur en observa ponctuellement tous les rites, et l'agneau fut mangé comme le prescrivait la loi de Moïse. C'était proprement la Cène. On faisait ensuite un autre repas plus libre. C'est pendant ce second repas que la réalité succéda aux figures et que la véritable Eucharistie fut instituée. "Sachant que son heure était venue, de passer de ce monde à son Père, et que Judas lui-même, livré à Satan, avait résolu de le livrer aux Juifs, il voulut donner aux siens, qu'il avait toujours aimés, la plus grande marque d'amour." Il va mourrir, il désigne celui de ses disciples qui se prépare à le trahir, qui, dans deux heures, le mettra entre les mains de ses ennemis, "il se trouble en esprit" de sa mort prochaine, ou plutôt de la trahison, du crime de Judas. Et dans cet état, parmi ce trouble, et la mort, pour ainsi parler, déjà présente,

il institue le sacrement de son corps et de son sang, pour nous laisser un mémorial de sa mort, et la perpétuer en quelque sorte parmi nous.

Voilà le premier souvenir qu'il faut nous rappeler chaque fois, au moment de la consécration; revoyons en esprit le moment où fut accompli ce mystère et laissons-nous pénétrer, par la pensée des préparatifs affreux du sacrifice sanglant de notre Sauveur. Remplissons-nous donc la mémoire de la mort de Notre-Seigneur et, au moment d'en célébrer le mémorial, "offrons notre corps, comme dit saint Paul, ainsi qu'une hostie vivante, sainte et agréable." "Humilions-nous avec celui qui, se sentant égal à Dieu, n'a pas cessé de s'anéantir lui-même, en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la croix."

Comme le repas touchait à sa fin, "Jésus prit du pain *entre ses mains saintes et vénérables*." Ces derniers mots ne sont pas dans l'Evangile, mais ils forment le complément de l'expression évangélique, et ils ont la même origine. Ce sont les apôtres qui ont livré à l'Eglise le texte intégral des paroles de la consécration. Les mains de Notre-Seigneur représentent sa puissance qui ne fait nulle part de plus grandes merveilles que dans ce mystère. C'est dans sa toute-puissance qu'il nous faut considérer et adorer en le voyant "*prendre du pain entre ses mains saintes et vénérables*." Le pain qu'il prit pour le consacrer était azyme; on n'en mangeait point d'autre dans le repas pascal. Il prit du pain, c'est-à-dire la chose la plus commune, que Dieu donne au pauvre comme au riche, que l'on a toujours sous la main, la chose enfin dans laquelle l'humanité communie. L'homme vit surtout de pain dans tous les pays où la terre ne se refuse pas à lui donner du blé.

L'ABBÉ BRETON.

A suivre.

La Vierge Marie et le jeune homme chrétien

La piété du jeune homme chrétien, ne peut se conserver qu'à une condition : c'est que le jeune homme soit fidèle à l'amour de la Vierge Marie et qu'il se fasse, en quelque sorte, son chevalier.

Aucun de vous ne s'en étonnera, mes chers amis, car Marie Immaculée, la douce et bonne Mère de notre Sauveur, a, dans l'ordre surnaturel, le même rôle que la mère de famille au foyer domestique. Quand l'enfant a peur, ce n'est pas vers son père que tout d'abord il se précipite : la timidité le retient. C'est vers sa mère qu'il tend ses petits bras, et il n'est rassuré, ses larmes cessent, son cœur ne se dégonfle que lorsqu'il a caché sa tête sur le sein maternel. En cela, la jeunesse est semblable à l'enfance. Le jeune homme qui tremble pour sa pureté, qui sent sa foi chanceler, ou qui voit quelque péril s'approcher de lui, se précipite vers Marie et cherche dans ses bras tendresse et protection.

Son espoir n'est jamais trompé. Marie aime les jeunes gens : elle est leur mère et leur gardienne, et quiconque s'est jeté suppliant à ses genoux s'est toujours relevé vaillant et fort.

Pour être solide, profonde, résistante, la piété du jeune homme chrétien doit donc être confiée à Marie.

Quel admirable rôle que celui de la Vierge Marie dans le plan divin ! C'est à genoux qu'il faudrait parler de ces choses. C'est par Marie que les hommes montent à Dieu, c'est par elle qu'ils osent lever les yeux vers le Tout-Puissant, c'est à cause d'elle qu'ils peuvent espérer ; aussi comprend-on le cri touchant que l'humanité lance vers le ciel depuis dix-neuf siècles : *Ave, Maria!*

Pendant la nuit terrible du 2 au 3 décembre 1870, alors que les blessés étaient couchés sur la plaine de Loigny et recouverts de neige, le général de Sonis, baigné lui-même dans son sang, disait aux soldats mourants qui lui demandaient une consolation :

“ Pensez à la Vierge Marie ! Marie est placée au seuil de l'éternité pour donner de la confiance à ceux qui doivent le franchir ! ”

Les zouaves pontificaux avaient tous une dévotion particulière à la sainte Vierge. L'un d'eux, Maurice du Bourg, avait toujours auprès de son lit une statue de Marie au pied de laquelle une

lampe brûlait nuit et jour. L'aumônier des zouaves, Mgr Daniel, avait établi dans le régiment une congrégation. Ceux qui en faisaient partie formaient le noyau du corps : ils en conservaient l'esprit et la vie. Ils étaient à la fois, comme il arrive toujours, les plus vaillants et les plus pieux.

On sait le courage avec lequel certains jeunes gens, placés dans des situations difficiles, ont confessé leur piété envers Marie. Qui ne connaît ce trait d'un jeune de Quatrebarbes, élève de Saint-Cyr, au temps où cette école comptait peu de chrétiens ? Un jour que la division était rangée dans la cour, un mauvais plaisant s'avisait de sortir des rangs et de s'écrier : " A qui ce chapelet que j'ai trouvé ce matin ? " On s'attendait, d'une part, à une fusée de rires, et, de l'autre, à un lâche silence. De Quatrebarbes, digne et simple, tend joyeusement la main : " A moi ! dit-il. C'est le chapelet de ma première communion, et je vous remercie de l'avoir retrouvé, " Il n'y eut ni rires ni sarcasmes. Il n'y eut que l'expression plus ou moins avouée de l'admiration pour un si rare courage.

Le jeune homme a besoin d'un confident tout à fait intime, à qui il puisse tout dire, même ce qu'il y a au plus profond de son cœur, et ce confident fidèle et compatissant sera la bonne Vierge Marie. Enfant, vous avez peur : vos dix huit ans vous effraient, vous sentez bouillonner en vous les ferments de votre ardente jeunesse : courez à Marie, jetez-vous en ses bras, elle calmera vos légitimes terreurs et fera passer sur votre front une bienfaisante rosée.

Qu'ils sont nombreux, ceux que Marie a sauvés d'eux-mêmes et rassurés au milieu des mille dangers qu'on traverse à vingt ans ! Qu'ils sont nombreux, ceux qui ont vu les fumées de leur jeunesse s'envoler de leur cerveau, et, grâce à Marie, faire place à la paix, au calme complet, à la fraîcheur de la pureté !

Allez à Saint-Sulpice de Paris, en plein quartier latin : attendez un peu, du côté de l'autel de la sainte Vierge, et vous verrez bientôt quelque jeune homme, au pas rapide, ses livres sous le bras, dévotement s'agenouiller dans quelque coin, plongera sa tête dans ses mains et jettera son cœur dans le Cœur Immaculé de Marie. Sa prière ne sera pas toujours longue : le jeune homme a des devoirs d'état qui le pressent, cours, conférences ou répétitions ; mais elle sera ardente et tendre.

Oh ! qu'il fait bon prier en cette chapelle de la Vierge, à Saint-Sulpice ! Le silence y est mystérieux ; la lumière qui tombe d'en haut sur la Vierge y est douce, et Marie paraît si bonne à la jeu-

nesse chrétienne! Que de jeunes gens y ont affermi leur foi chancelante! Que d'autres y ont sauvé leur pureté compromise! Combien y ont prié pour des amis en péril! Combien y ont trouvé le secret de leurs succès! Combien y ont jeté les cris joyeux de la reconnaissance! O Marie, vous êtes la dépositaire de tous les secrets charmants des jeunes gens chrétiens, et vous leur distribuez avec abondance les grâces de votre amour.

Le jeune Berchmans avait une confiance absolue et filiale en Marie. Il la priait avec une dévotion qui touchait tous ceux qui le voyaient, et ce n'était pas sans raison qu'on disait de lui qu'il n'était venu au monde que pour étendre et faire aimer le culte de Marie. C'était à elle qu'il était redevable de son éducation et de ses succès dans les études. Saint Stanislas Kostka avait le même amour. Son biographe, le célèbre P. Cepari, nous apprend que la tendresse qu'il avait pour la Mère de Dieu était égale à son zèle: il l'appelait *sa mère* et prononçait ce nom d'une manière si affectueuse, que saint François de Borgia en fut un jour tout surpris. Parmi les pratiques de piété par lesquelles le saint novice lui marquait sa dévotion, une des plus remarquables était qu'au commencement de ses actions il se tournait vers quelque église où il savait qu'elle était particulièrement honorée pour lui offrir ce qu'il allait faire. Et c'est de là qu'est venue la coutume, que les novices de la Compagnie observent si religieusement à Rome, de se tourner vers l'église de Sainte-Marie-Majeure, le matin, aussitôt qu'ils sont levés, et le soir, avant qu'ils se couchent, et de saluer la sainte Vierge en s'inclinant profondément pour lui demander sa bénédiction dans toutes leurs actions, et pour la prier de les protéger pendant le repos de la nuit.

Aussi l'aimable auteur ajoute-t-il, en parlant de Stanislas: " Il n'y avait rien de plus beau que lui, et l'on disait de sa beauté ce que saint Ambroise dit de celle de la sainte Vierge, qu'elle inspirait le désir d'être chaste, et que c'était assez de la regarder pour être délivré des tentations impures.

Il est un autre service, non moins précieux que tous les autres, que la Vierge Marie rend à la jeunesse chrétienne.

Le jeune homme, bien souvent, a au fond du cœur les rêves les plus grands d'avenir. rêves militaires ou civils, rêves chevaleresques, rêves d'héroïsme, greffés parfois sur une conception trop idéale de la vie, mais d'une hauteur et d'une noblesse qui ont, à n'en pas douter, une origine chrétienne. Ces rêves-là, rêves dont il ne faut jamais sourire, le jeune homme n'ose les confier à per-

sonne, à peine à sa mère, car il a peur de paraître insensé et ridicule et il garde pour lui ces aspirations vagues et puissantes de son âme.

Mais à la fin, pourtant, les élans de son imagination font éclater son cerveau : il souffre d'un mal indéfinissable ; la vie lui paraît étroite ; une certaine peur de découragement envahit son âme, et que fait-il ? Il court à Marie et il lui dit tout : tout, même les ambitions les plus lointaines et les plus démesurées, qu'importe ? il dit tout, car il n'a rien à cacher à sa bienfaitrice et à son amie, et, quand la prière a débordé de son âme, quand son jeune front, chargé naguère de nuages, se relève vers le ciel, le jeune homme est consolé et rendu à ses espérances : il se sent plus léger ; il a des ailes, et à certains jours il s'envolerait vers le bleu du ciel, . . . si son corps ne le retenait à la terre.

O merveilleuse et bienfaisante puissance de la Vierge Marie, qui ne l'a éprouvée, au moins une fois dans sa vie ?

Nous avons connu un jeune homme qui avait l'âme ainsi remplie de beaux rêves de jeunesse. Placé dans un milieu sceptique, il étouffait. Un jour que sa mère l'avait emmené prier dans une chapelle de la Vierge, il écrivit à la dérobée sur la muraille : " O Marie, faites que je sois votre soldat ! " Il se retira ensuite. Plus tard, la vie est venue pour lui et la Vierge a exaucé le cri du jeune chrétien dans la mesure où de telles prières peuvent être exaucées de nos jours.

Allez donc à Marie, jeunes gens, et Marie tournera vos aspirations vers le bien. Vos ambitions matérielles ne seront peut-être point toutes réalisées, mais il en est au moins une que la mère de Dieu gardera et bénira : celle de vivre et de mourir chrétiennement.

F. HERVÉ BAZIN.



Aimery de Querceville

Suite.

III

Maman Simonne

Le grand et lourd carrosse attelé de quatre chevaux de poste s'arrêta à dix pas du pont-levis, et Aimery de Querceville en descendit le premier, son chapeau à la main, et l'air gracieux et souriant. Tout d'abord il salua le chapelain et chercha des yeux Simonne, qui se tenait un peu en arrière, mais qu'il reconnut tout de suite.

— Maman Simonne ! s'écria-t-il.

Et il lui sauta au cou d'un mouvement si vif et si affectueux que les acclamations redoublèrent. Mais la bonne femme éclata en sanglots, et Suzanne, son bouquet à la main, n'osa pas réciter son compliment et se mit à pleurer aussi.

Hélas Aimery était si pâle et si frêle ! sa taille élégante était courbée, ses yeux cerclés de bistre, et toute sa personne comme imprégnée de souffrance.

Il dit un mot aimable à chacun, parut tout étonné de voir Suzanne si grande, l'embrassa ainsi que ses frères, et se fut attardé encore longtemps à causer avec tous ces braves gens si son oncle et son médecin, lui prenant chacun une main, ne lui eussent dit en même temps : "Vous êtes fatigué, vous avez la fièvre ; il est temps d'aller vous reposer." Aimery parut contrarié. Une ombre passa sur son beau visage, puis élevant la voix, il dit :

— A tantôt, mes bons amis. Nous nous reverrons, et à loisir. Je compte rester ici jusqu'à l'hiver.

Puis il suivit son oncle, et tandis que les hôtes du château se débarrassaient de la poussière du voyage et se faisaient servir à dîner, les vassaux de Querceville retournaient chez eux en devant de l'amabilité du jeune comte, et de la pâleur qui couvrait son charmant visage.

Simonne ne put se résoudre à dîner. Elle servit ses enfants et ses domestiques, et, sous prétexte d'aller ôter ses atours de fête, se retira dans sa chambre pour y pleurer à son aise.

Suzon l'y rejoignit bientôt et essaya de la consoler.

— Nous le soignerons, mère, dit-elle, nous le guérirons.

— Si encore il était seul! s'écria Simonne: mais as-tu vu cette figure de médecin? un vrai croque-mort, un vrai porte-malheur. C'est un de ces savants qui vous saignent les gens à tort et à travers. Il nous tuera notre jeune monsieur, ce maudit vampire!

— Faudra voir dit Suzon. Simon lui ferait plutôt piquer une tête dans la mer.

— Et dire qu'il était si fort et si beau quand on me l'a repris, ce cher enfant! à sept ans on lui en aurait donné dix.

Simonne allait continuer ses lamentations lorsqu'un domestique, envoyé par le jeune comte, vint la demander.

— M. le comte n'a pas voulu se mettre à table, dit-il; il s'est fait apporter un potage dans sa chambre et veut voir tout de suite sa nourrice. M. l'abbé et le docteur Purgeot ont voulu lui persuader de se coucher et d'essayer de dormir, mais il les a priés de le laisser agir à sa tête, et cela d'un ton que je ne lui avais jamais entendu prendre. Venez vite, madame Simonne.

Simonne avait déjà remis son grand bonnet cauchois et ses souliers à talons, et elle se hâta d'aller au château.

L'abbé, le chapelain, le médecin, le gouverneur et le précepteur dînaient dans la grande salle, et Simonne se rendit tout droit à la chambre d'Amerv. Elle le trouva étendu sur le grand lit à rideaux de damas où sa mère était morte quinze ans auparavant; il s'y était jeté tout habillé, et, à demi soulevé par des coussins, regardait, par une fenêtre ouverte en face de lui, la mer éblouissante de soleil. En voyant entrer Simonne, il jeta un cri de joie et lui tendit les bras.

— Sortez, dit-il aux deux valets qui étaient là: je veux être seul avec maman.

Elle s'assit près de lui, et le jeune garçon, appuyant sa tête sur l'épaule de sa nourrice, se mit à lui parler avec vivacité.

— Que je suis content de te revoir, maman Simonne! Ah! ce n'est pas ma faute si je ne suis pas revenu ici! que de fois je l'ai demandé! mais mon oncle ne se plaisait qu'à Paris ou à la cour, et me reprochait mes goûts de paysan. Il m'obligeait à travailler pour devenir savant, et, en même temps voulait faire de moi un courtisan tout occupé de fêtes et de plaisirs. Mais rien n'a pu me faire oublier l'heureux temps où je vivais près de toi, et quand je me suis vu malade, j'ai demandé à revenir ici. Il y a un an de cela: mon oncle m'a emmené aux Pyrénées, et il voulait y retourner encore. Mais j'ai refusé d'obéir: j'ai dit que je me laisserais mourir de faim si on ne me ramenait pas à Querceville, et

il a bien fallu qu'on m'emmène. Oh! maman, je suis bien malade, et je ne voudrais pas mourir! Dis-moi, oh! dis-moi que tu me guériras.

— Je le ferai, mon cher enfant, avec l'aide de Dieu. Mais calmez-vous, ne parlez pas tant. Vous avez la fièvre, je crois.

— Non, maman, je ne l'ai pas. Je suis un peu fatigué du voyage et c'est tout. Je veux aller avec toi à la ferme, et boire du bon lait de tes vaches, manger de ton bon pain bis, revoir mes frères et Suzon. Et qu'on ne me force plus à avaler les drogues de M. Purgeot, et qu'on me débarrasse de mon gouverneur et de mon précepteur, et que mon oncle s'en aille: ils m'ennuient tous!

— Jésus, Maria! Vous demandez trop de choses, mon enfant!

— Ne me dis pas *vous*, maman! Songe donc, depuis sept ans personne ne m'a dit *tu*. . . personne ne m'a embrassé.

Et le pauvre grand enfant se jetait dans les bras de Simonne qui, riant et pleurant à la fois, couvrait de baisers son front pâle et ses longs cheveux.

Elle l'emmena chez elle, et, au grand scandale de l'abbé de Hautecombe et du docteur Purgeot, Aimery passa le reste de la journée à la ferme, s'amusant à en reconnaître les moindres coins, jouant avec les enfants, et mangeant de bon appétit la soupe aux choux et les crêpes qu'il pria Simonne de lui faire. Le docteur assura que pour sûr M. le comte paierait cher de telles imprudences. Il prépara cent drogues, ne se coucha que fort tard et enjoignit à son apothicaire, grand jocrisse qu'il avait amené, de veiller toute la nuit dans l'antichambre d'Aimery en prévision des accidents qui se produiraient. Mais Aimery dormit jusqu'au jour, et, lorsque, s'éveillant, il aperçut la mer illuminée des clartés de l'aurore, il se sentit déjà presque guéri et dit à son valet de chambre:

— Habille-moi vite, Lafleur. Je veux aller déjeuner à la ferme.

— Oui bien, monsieur le comte, mais d'abord il faut prendre le julep que l'apothicaire prépare en ce moment.

— Dis-lui de se dépêcher.

Cinq minutes après Lafleur présentait le julep en question à son jeune maître, qui, mettant un doigt sur ses lèvres, prit le bol; s'approcha de la fenêtre ouverte, et, lestement, jeta dehors le contenu du bol d'argent.

Lafleur fit une exclamation.

— Chut! ou je t'envoie rejoindre le julep! dit Aimery en riant. Le docteur et ses drogues en verront bien d'autres.

Et prenant son chapeau il courut à la ferme.

Tout le monde y était à l'ouvrage. Robert et Valerand, aidés par leurs chiens, faisaient sortir les moutons de la bergerie. Simon atelait ses bœufs pour emporter une charretée de paille au marché de Saint-Valéry, les valets emmenaient les vaches et les chevaux au pâturage, et Suzon ouvrait le poulailler et distribuait le grain aux jeunes couvées d'oisons et de poulets, tandis que les servantes, sous l'œil de Simonne, rangeaient la maison et faisaient disparaître les reliefs du repas du matin.

Toute joyeuse de voir Aimery si matinal et beaucoup moins défait que la veille, la fermière se hâta de lui servir du lait encore chaud et des tartines de beurre. Il voulait suivre les bergers sur la falaise, mais elle le retint prudemment.

— C'est trop tôt, lui dit-elle, l'air de la mer t'étourdirait, mon enfant. Tiens-toi abrité aujourd'hui: ne te fatigue pas. Voici la messe qui sonne: viens-y avec moi.

Le chapelain disait la messe au château tous les jours à sept heures en présence de l'intendant et de la plupart des domestiques. Simonne et sa fille y assistaient aussi. Le banc seigneurial avait été regarni de ses tapis et coussins, et Aimery s'y agenouilla. A sa droite, sous une arcade à plein cintre en marbre blanc qui contrastait avec l'architecture ogivale et les murs sombres de la chapelle, était placé le tombeau de ses parents; leurs statues agenouillées, chefs-d'œuvre d'Anselme Flament, étaient tournées vers l'autel, et un rayon de soleil, traversant l'ancien vitrail placé au chevet de la chapelle, en colorait la blancheur marmoréenne. Aimery se souvenait d'avoir vu ces statues dans sa petite enfance: il les retrouvait plus belles encore qu'elles n'étaient restées dans sa mémoire, et les regarda longtemps, tout en priant pour l'âme des parents qu'il avait perdus.

De sa place, Simonne voyait également bien le profil d'Aimery et celui de la statue de sa mère. Leur ressemblance était frappante, et le cœur de la bonne nourrice se serrait douloureusement.

Ni l'abbé de Hautecombe, ni les autres messieurs n'étaient encore levés. Le docteur fut le premier qui se montra. Au moment où l'on sortait de la chapelle il aborda le jeune comte, lui reprocha l'imprudence qu'il avait faite en se levant si matin, et voulut lui tâter le pouls. Aimery le remercia, lui assura qu'il se portait à merveille et s'esquiva. Alors le docteur suivit Simonne et Suzon qui s'en allaient, et, ne pouvant les rejoindre à cause de l'avance qu'elles avaient sur lui, cria:

— Holà ! madame la fermière, attendez-moi ! J'ai à vous parler. Simonne dit à Suzon de s'en retourner sans elle à la ferme, puis elle attendit le docteur.

Il l'eût bientôt rejointe, et, la faisant asseoir près de lui au bord du chemin à l'ombre d'un petit orneau, tordu et rabougri par le vent de mer, il entreprit de la décider à le seconder dans les soins qu'il voulait donner au jeune comte.

— Il est très malade, lui dit-il, et ne pourra guérir qu'en suivant un traitement fort compliqué et en observant un régime très sévère. Vous êtes une personne intelligente, Simonne, et le jeune comte a pour vous beaucoup d'affection. Si, de votre côté, vous lui êtes attachée comme c'est votre devoir. . . .

— Je l'aime autant que s'il était mon fils, Monsieur, et, de plus, je lui suis dévouée comme à mon seigneur et maître. Je me ferais tuer pour lui, ça, vous pouvez y compter.

— Hé bien, si vous voulez qu'il guérisse, secondez-moi, et ne le laissez pas faire d'imprudence. Qu'il aille boire du lait chaud à la ferme, rien de mieux, mais souvenez-vous que, s'il ne prend pas médecine toutes les semaines, s'il n'est pas saigné tous les mois, s'il omet d'avaler tous les matins son julep, à midi sa poudre apéritive, le soir ses pilules, s'il se fatigue à courir les champs, s'il se lève trop matin, s'il boit du cidre, s'il mange des fruits, s'il sort au serein, s'il marche au soleil, s'il monte à cheval, s'il chasse ou s'il pêche, s'il lit ou s'il écrit, s'il prend chaud ou s'il prend froid, il est perdu.

Simonne, abasourdie, resta un moment silencieuse.

— Hélas ! Monsieur, dit-elle enfin en son patois normand, et que voulez-vous qu'il fiche, c't enfant ?

— Il faut qu'il se tienne tranquille, qu'il se nourrisse de bouillon de poulet, de potages à la reine, de chapons bouillis ou rôtis, d'œufs à l'oseille et de blanc-manger. Un peu de poisson, mais ni gibier, ni viande de boucherie. Peu de vin, assez de chocolat, jamais de café. Qu'il ne sorte qu'avec moi, afin que je le surveille, et ne se divertisse qu'à des jeux tranquilles, comme les cartes, les dames et le jeu de l'oie.

— Je comprends, Monsieur. Mais lui est-il bon d'être contrarié ?

— Oh non ! il importe qu'il ait l'esprit calme et tranquille.

— Et s'il ne veut pas faire ce que vous lui ordonnez ?

— Il le faisait à Paris : j'espère qu'il agira de même à Quercyville, si toutefois vous voulez bien me seconder.

— On y fera de son mieux, fit Simonne, et pour commencer je m'en vais quérir votre malade que je vois là-bas tout seul sur la falaise, en plein soleil.

— Ah! l'imprudent! s'écria le docteur. Allez-y vite, ma bonne, je vous prie.

Et il s'en alla déjeuner au château, tandis que Simonne, riant sous cape, se dirigeait vers la falaise, sans se presser le moins du monde.

IV

Près des moutons.

Cependant Aimery marchait sur l'herbe fleurie de la falaise, et, regardant tantôt la mer calme comme un lac sous le soleil de mai, tantôt la plaine couverte de blés d'où s'élevaient en chantant les alouettes, il respirait avec délices l'air marin et les douces senteurs des champs. Sur les fleurs voltigeaient ces jolis papillons dont les ailes, blondes en-dessous, sont peintes au-dessus du même bleu que les fleurs de lin. Les insectes bruissaient sous l'herbe, et quelques voiles de barques de pêcheurs glissaient lentement au loin sur les flots azurés.

Depuis sept ans, Aimery n'avait pas été seul un instant: toujours gouverné, escorté, morigéné, tracassé; le tout pour son plus grand bien et à seule fin de devenir un gentilhomme accompli, il n'avait pu jouir d'une heure de liberté. Aussi, tout heureux de se sentir seul entre ciel et terre, le jeune comte s'en allait au hasard de ses pas, étourdi par le grand air et rêvant tout éveillé.

Tout d'un coup, il s'entendit appeler et reconnut la voix de Simonne. Il rebroussa chemin pour aller à sa rencontre, tout joyeux de penser qu'il serait seul avec elle.

Simonne l'embrassa.

— Comme tu as chaud! lui dit-elle. Tu n'es pas sage de tant marcher au soleil presque à jeun. Le docteur dira...

— Hélas! nourrice, ne me parle pas de cet homme-là, je ne le vois et n'y pense que trop. Ne suis-je pas assez malheureux d'être malade sans qu'on ne me laisse pas me distraire un instant? Oh! si tu savais combien j'ai peur de mourir!

— Ecoute, Aimery, je vais te dire un secret. Asseyons-nous là, au soleil, à l'abri du vent. Mais promets-moi que tu ne révèleras à personne ce que je vais te dire. C'est la vérité vraie, — mais toute vérité n'est pas bonne à dire à tout venant.

— Je te donne ma parole, maman Simonne. Tu peux être tranquille.

— Eh bien mon cher enfant, foi de chrétienne, je te dis ceci : tu n'as qu'une maladie, c'est ton médecin. Débarrasse-toi de lui, laisse-moi te gouverner, et en huit jours, tu reprendras ta belle mine et tes forces.

— Vrai, maman, vrai ?

— Vrai comme je te vois. J'ai causé avec cet âne savant, je sais ce qu'il vaut. Sois prudent, fais semblant de prendre ses drogues trichons-le sur toutes choses, ce sera pain béni.

— Comment faire, maman ? ce vilain docteur doit rester avec moi tout l'été. Mon oncle le veut.

— Oh ! il pourra bien se lasser de Querceville plus tôt que ça ; j'ai eu soin qu'on le loge dans la chambre hantée. . . . Je me méfiais d'avance de cet homme-là.

— Qu'est-ce que la chambre hantée, maman ?

— Je te le dirai une autre fois, mon garçon. Pour le moment, il faut aller déjeuner. Ce n'est pas avec une tasse de lait que tu attendras midi.

— Oh ! d'abord je ne veux pas déjeuner au château.

— Non, tu déjeuneras sur la falaise avec les provisions de nos bergers. Viens, je vois qu'ils ont allumé leur feu là-bas.

Une légère fumée s'élevait sur la falaise, à l'abri d'une éminence gazonnée, et, tout à l'entour, on voyait brouter les moutons.

Simonne et le jeune comte s'acheminèrent vers le troupeau et aperçurent bientôt les deux bergers : Robert et Valerand, occupés, l'un à attiser un feu de broussailles, l'autre à suspendre une petite marmite à trois perches plantées en terre et réunies à leur extrémité par un lien d'osier.

— Dans cette saison, dit Simonne, nous laissons nos moutons dehors toute la journée et mes gars font leur soupe aux champs. Ça les amuse. Ils vont te cuire des œufs, mon enfant, et tu goûteras notre cidre pour faire pièce au docteur Purgéot.

Intimidés d'abord à la vue du jeune comte, les bergers ne tardèrent pas à se rassurer. Ils se hâtèrent de chauffer un peu d'eau et de lui cuire deux œufs mollets, qui, avec une bonne tranche de pain bis et un verre de cidre, régalerent à merveille Aimery.

— Je mange leurs provisions. Leur en restera-t-il assez ?

— Voirement oui, dit Valerand ; Suzon avait bien garni notre sac aujourd'hui. Elle se doutait que notre monsieur nous viendrait voir au pré.

— Suzon est une fille d'esprit, dit Aimery. Je la remercierai. Quel est ce garçon qui vient là-bas ?

— C'est Goblin qui nous apporte des crevettes, dit Robert, mais il n'osera approcher s'il vous aperçoit, notre Monsieur. Je vais aller au-devant de lui.

— Va, Robert, et si sa pêche est bonne, dis-lui de la porter au château et donne-lui cette pièce. Cela me fera plaisir de manger des crevettes. Je me souviens encore d'en avoir fait cuire avec Simon au bord de la mer, dans une vieille casserole que nous avait donnée la cuisinière du château. Maman nourrice me gronda bien ce jour-là, parce que je m'étais enfui sans permission pour aller voir Simon pêcher.

— Qui est ce Goblin, maman ? Il me paraît bien mal bâti.

— En effet, le pauvre gars est contrefait ; vois, maintenant que Robert est près de lui. A peine si Goblin le dépasse d'un demi-pouce, et il a six ans de plus que mon gars. Ce pauvre Goblin est fils de folle, et aux trois quarts fou lui-même. Mais il n'est pas méchant. Il habite dans une grotte de la falaise, avec sa mère. Il est habile nêheur, quoiqu'il ne possède qu'une vraie coquille de noix, une vieille petite barque, épave que le flot apporta, et qu'il a radoubée comme il a pu.

— Et sa mère est folle, dis-tu, maman Simonne ?

— Hélas ! oui. Pauvre Harlette ! elle avait un bon mari, le meilleur pêcheur du pays. Il fut noyé pendant une tempête, et, du haut de la falaise où nous sommes, sa femme le vit se débattre longtemps contre les vagues et enfin disparaître. Elle courut sur la grève, espérant qu'au moins la mer lui rendrait le corps de son mari, mais on ne le revit jamais, et, devenue folle de douleur, depuis quinze ans elle attend toujours que les vagues le lui ramportent. Elle nourrissait Goblin lorsqu'elle devint veuve, et le pauvre enfant est demeuré chétif et contrefait. Pendant plusieurs années, elle resta jour et nuit au bord de la mer sans vouloir retourner à la paroisse ni au village. Ses parents et ses amis lui apportaient ce qui lui était nécessaire, et le chapelain la visitait bien charitablement. Enfin, elle devint moins farouche, et tous les dimanches et fêtes elle vient à l'église de bon matin et laisse sous le porche son grand panier vide. Quand elle sort la dernière de la grand'messe, elle retrouve son panier plein de provisions. Mais elle ne parle à personne et ne remercie que le bon Dieu. Son fils a le cerveau un peu dérangé : il ne peut venir à bout d'apprendre le Catéchisme, malgré les peines que prend M. le curé. Mais il est bon fils et a grand soin de sa mère.

— Pauvres gens! dit Aimery. Nous irons les voir ensemble, n'est-ce pas, maman Simonne?

— Tu es bien le fils de notre bonne jeune dame! dit Simonne en le regardant avec tendresse. Nous aurons un bon seigneur en toi, cher enfant.

Pendant qu'ils causaient ainsi à l'ombre du tertre couvert de genêts en fleur, Valerand faisait bouillir sa soupe et se léchait d'avance les babines, tandis que les moutons repus s'endormaient au soleil. Les ombres devenaient courtes, la chaleur augmentait, et Aimery songeait en soupirant que l'heure de rentrer au château s'approchait rapidement, et se demandait comment il pourrait s'y prendre pour obtenir d'aller dîner à la ferme.

Mais il dut renoncer à cet espoir. Il aperçut, s'avancant à pas lents, sur le pré, son oncle, son gouverneur, son précepteur et son docteur, tous vêtus de noir, semblables à une troupe de corbeaux et qui venaient le chercher en philosophaant d'un air grave, sans regarder ni la mer ni la campagne.

Ils reprochèrent à Aimery sa promenade indépendante, et l'emmènèrent dîner avec eux.

— Tout d'abord, monsieur le comte, avalez-moi cette poudre, dit Purgeot. Il est absolument nécessaire que vous la preniez une demi-heure avant le potage.

Aimery n'osant se rebeller devant l'abbé de Hautecombe, prit le paquet de poudre entre ses doigts et fit mine de l'ouvrir en lançant à Simonne un regard suppliant. La Normande le comprit et s'écria en étendant sa main vers la mer:

— Voyez donc, Monsieur, ce grand vaisseau là-bas. C'est un corsaire anglais, pour sûr!

Tous regardaient, et Aimery, jetant prestement la poudre au vent appliqua sur sa bouche le papier vide.

— Vous avez la berluë, ma bonne femme, fit le gouverneur. Ce n'est qu'une méchante barque de pêcheur.

— J'entends la cloche du dîner qui sonne, fit M. de Hautecombe. Vraiment l'air marin m'a donné appétit.

Et les messieurs s'en allèrent vers le château, tandis que la fermière retournait à la ferme, et que les bergers trempaient leur soupe.

Nouvelle escapade.

V

Après dîner, le docteur exigea que le jeune comte allât se mettre au lit et fit une sieste. Aimery eut beau protester qu'il n'avait point sommeil, son tuteur, son gouverneur et son précepteur firent chorus avec le docteur, et il fallut obéir. Tandis qu'il montait dans sa chambre en maugréant, suivi par Lafleur, l'abbé de Hautecombe et ses trois compagnons s'installèrent autour d'une table de jeu, et le bon vieux chapelain s'en retourna dans son appartement pour dire son bréviaire.

— Lafleur, dit Aimery à son valet, tandis que celui-ci le débarrassait de son pourpoint et lui passait une robe de chambre, Lafleur, ne trouves-tu pas que M. Purgeot est un homme haïssable ?

— Oh ! pour ça, oui, monsieur le comte, et sa réputation est déjà faite ici. Dès hier soir il a découvert des maladies à presque tous les gens du château. Il a dit à la bonne vieille Arnaud qui se portait à merveille, que, si elle ne se purgeait pas, elle serait frappée d'apoplexie avant huit jours. Il a trouvé à l'intendant un commencement de jaunisse, il veut que le chapelain aille prendre les eaux de Bourbon, il dit que le cuisinier a une scarlatine chronique, et que sa femme, la grosse Gotte, la chambrière, qui est fraîche comme une rose et nourrit un poupon gros comme quatre, a trop de sang et sera étouffée, s'il ne la saigne. Et il n'y a pas jusqu'à ce pauvre nain qui est venu apporter des crevettes qu'il n'ait tourmenté ce matin. Il lui a tâté la tête, tapé dans le dos, et lui a fait avaler quasi de force une médecine d'ellébore que son vilain museau d'apothicaire avait préparée. Le nain, furieux, l'a menacé, et comme ce nain est sorcier, ça ne portera pas chance au docteur. On dit, du reste, qu'il a déjà été bien secoué cette nuit par les lutins de la chambre verte.

— Que veux-tu dire, Lafleur ?

— Oh ! monsieur le comte sait bien que dans tous les vieux châteaux il y a des revenants. A Querceville, jamais personne n'a passé une bonne nuit dans la chambre verte. Les domestiques m'en ont raconté des histoires à faire peur. Mais est-ce que monsieur le comte ne vas pas dormir ?

— Certes non ! j'aime mieux visiter le château et tout d'abord cette chambre aux revenants. Prenons des pantoufles pour qu'on ne nous entende pas marcher d'en bas.

Aucune des chambres du premier étage n'était fermée à clef, et Aimery les parcourut rapidement: dans celle du docteur on avait dressé un second lit.

— Voyez-vous, Monsieur, fit Lafleur, il va faire coucher son apothicaire près de lui. Belle garnison, en vérité! Je suis sûr que cette face blême est celle du plus grand poltron de France et de Navarre. Ne trouvez-vous pas que cette chambre a quelque chose qui vous donne le frisson?

— En effet, mais c'est qu'elle est au nord.

— Et entendez-vous ce bruit, là-haut, contre la voûte

— C'est l'écho du bruit que fait la marée montante. Ferme la fenêtre tu n'entendras plus rien.

— Et cette tapisserie? est-elle assez effrayante?

— Le sujet n'en est pas gai, en effet. Elle représente le serpent d'airain, et tous ces Israélites mordus par des serpents font de vilaines grimaces. Mais enfin, tout cela n'est pas pour empêcher de dormir. Que se passe-t-il donc ici?

— Dame! les uns disent qu'on y entend des gémissements, des sifflements, des hurlements; qu'on y voit des fantômes. Que les meubles se remuent tout seuls, que sais-je moi? Ce qui est certain, c'est que le docteur s'est plaint ce matin que les rats avaient promené ses pantoufles à travers la chambre et fait un sabbat d'enfer, et il a fait apporter ici le lit de son apothicaire.

— Hélas! dit Aimery, veut-il donc médicamenter ces pauvres bêtes? N'a-t-il pas assez d'empoisonner les humains? Vivent les rats, s'ils le font décamper de Querceville! Montons en haut de la tour, Lafleur, je veux voir mon domaine à vol d'oiseau.

Du haut de la tour du nord la vue était admirable, et s'étendait fort loin sur terre et sur mer. Mais le jeune seigneur de Querceville chercha des yeux tout d'abord le troupeau de moutons et les deux petits bergers errants sur la falaise. Et il vit, se dirigeant vers eux, une douzaine de belles vaches au pelage luisant et que conduisait, armée d'une gaule, une fillette en cotillon rouge et chapeau de paille.

— C'est ma sœur Suzon, se dit Aimery. Et il ajouta tout haut:

— Ecoute, Lafleur, je vais aller me promener. Tu t'étendras sur un coffre dans la galerie, près de la porte de ma chambre, et si quelqu'un vient pour m'espionner tu ronfleras.

— et si on entre chez vous, monsieur le comte?

— Prends la clef dans ta poche. Je rentrerai vers cinq heures, quand mon oncle ira se promener.

Aimery reprit son justaucorps, et descendit l'escalier, ses souliers à la main, pour ne pas faire de bruit. Il avait grand'peur que la porte de la salle ne fût restée ouverte: par bonheur, elle était presque fermée. Les joueurs avaient une très vive discussion sur un coup douteux, et le docteur, surtout, parlait avec véhémence. Ils n'entendirent pas le fugitif, et Aimery sortit du château sans rencontrer personne.

Il se rechaussa lestement et, prenant sa course, eut bientôt rejoint Suzon et ses frères.

Vraiment c'était joli de voir Suzon garder ses vaches. Elle veillait à empêcher ces pacifiques et sottes créatures de s'approcher trop près des bords de la falaise, et la Rousse, la Blanche, la Noire, la Grise, etc., obéissaient au moindre signe de leur jeune maîtresse, et venaient, à l'appel de leur nom, se faire caresser par elle. Un peu loin au bas du pré, une jument paissait, attachée à un piquet et un charmant petit poulain de trois mois caracolait autour d'elle. Aimery fit jaser Suzon et ses petits frères, et s'amusa si bien avec les bêtes qu'elle gardait qu'il en cublia l'heure.

M. de Hautecombe et les autres joueurs d'hombre, las de s'être querellés, vinrent se promener sur la falaise et surprirent Aimery qui regardaient les servantes de la ferme traire les vaches, et s'était assis par terre près de Suzon.

— Que faites-vous là, mon neveu ? dit M. de Hautecombe d'un air peu gracieux.

— Je travaille, mon oncle, fit Aimery en se levant et le saluant avec respect.

— Vous travaillez ? en vérité je ne l'eusse point deviné !

— J'ai entrepris de commenter les *Géorgiques* ; Monsieur.

Et il déclama :

At vero zephyris cum lacta vocantibus aestas. In saltus utrumque gregem atque in pascua mittet, Luciferi primo cum sidere frigida rura.....

M. de Hautecombe se mit à rire, et poursuivit son chemin en faisant un signe d'amitié à son neveu. Au fond, il était bon homme et si entêté des classiques qu'il ne résistait point à une citation latine ou grecque.

Le gouverneur, le chevalier Dumartel, ancien militaire, qui aimait beaucoup les chevaux, s'en alla regarder le poulain, et M. de Hautecombe, le docteur et le précepteur reprirent leur conversation interrompue.

Ils parlaient des superstitions populaires, et le précepteur, qui avait eu vent de la mauvaise nuit du docteur, prit un malin plai-

sir à lui raconter que le château de Querceville avait eu de temps immémorial la réputation d'être hanté par des revenants.

— J'en ai causé hier avec l'intendant, dit-il, et tout homme de bon sens et rusé Normand qu'il me paraît être, il m'a dit que bien des fois il avait été tenté de croire aux histoires des bonnes gens, tellement il se passait des choses extraordinaires au château pendant la nuit.

Et quelles choses ? demanda l'abbé de Hautecombe.

— Quelquefois on a trouvé des meubles d'une chambre transportés dans une autre, les livres de la bibliothèque ouverts et posés sur les marches de l'escalier, la vaisselle d'étain étalée sur la grande table et toute remplie de varech. Quant à la vaisselle d'argent, elle était sous clef, chez l'intendant, et jamais les lutins de Querceville n'ont rien emporté, ni forcé une seule serrure. Ce sont d'honnêtes lutins. Quant au revenant qui ne se fait entendre que dans les nuits d'orage, personne ne l'a vu, mais tout le monde y croit comme à l'Évangile, et beaucoup de personnes l'ont entendu. Il fait des gémissements épouvantables. Nous pourrions bien recevoir sa visite cette nuit... Voyez-vous ce nuage noir là-bas ? Il me semble que le vent devient bien froid et augmente. Si nous rentrions ?

Comme si le vent eût tenu à justifier la crainte de l'abbé de Marcilly, une rafale survint et emporta son chapeau du côté des moutons qui s'en allaient à la ferme.

L'abbé s'élança à la poursuite de son couvre-chef, et M. de Hautecombe lui cria :

Ramenez Aimery, Monsieur.

Au bord de la mer les changements de temps sont fort brusques. Avant que les hôtes du château y fussent rentrés, une averse subite les mouilla si bien qu'ils durent changer d'habits, et faire allumer un grand feu dans la salle devenue glaciale tout d'un coup.

Le docteur paraissait soucieux : il oublia d'infliger à Aimery les maudites pilules accoutumées, parla et mangea peu, mais but un peu plus qu'il ne fallait. L'affeur s'amusait à le servir copieusement, et disait à part lui :

— Si je pouvais le griser, il dirait certainement des choses très comiques.

Mais le docteur avait le vin triste, et devenait de plus en plus silencieux, laissant les autres convives causer de choses diverses.

JULIE LAVERGNE.

A suivre.